

25 JUIL 1937

IDÉES ET DOCTRINES**Les Retouches d'André Gide**

André Gide est allé en U. R. S. S. l'an dernier, pendant quelques semaines. Il y est allé avec la foi candide du pèlerin musulman qui part pour la Mecque, ou du juif qui va « cette année à Jérusalem ». Il en est revenu plein de désillusions, gonflé d'amertume, convaincu que, tant au point de vue culturel que social, la « construction du socialisme dans un seul pays » était une faillite; et il ne s'est pas fait faute de le dire dans un petit livre, qui a fait grand tapage : *Retour de l'U. R. S. S.*

Ceux qui connaissent les procédés de polémique et de discussions usités par les bolchevistes, ne s'étonneront pas que cette publication ait valu à Gide les pires injures. On a mis, avec une injustice criante, son désintéressement en doute. On lui a lourdement reproché, parce qu'il avait été magnifiquement reçu, à Moscou et ailleurs (on sait combien les Russes sont hospitaliers) de n'avoir pas la reconnaissance de l'estomac. On s'est indigné — et ceci, peut-être, tenait un peu plus — de ce que, sur la foi d'impressions nécessairement hâtives et de surface, il ait, à pleines mains, donné des armes aux conservateurs et aux réactionnaires, de tout poil.

C'est pour répondre à ces reproches que Gide, sous ce titre : *Retouches à mon retour de l'U. R. S. S.*, vient de publier un nouveau petit livre, qui apporte à son premier réquisitoire non pas des atténuations, mais des aggravations. Oh, combien! La vérité avant tout, nous dit-il; et cette vérité, après avoir consciencieusement « potassé », après coup, la littérature anti-stalinienne, il croit l'avoir trouvée dans une série de citations et de témoignages empruntés, soit à l'autocratie de la presse communiste, soit aux rapports de personnalités diverses qui ont vécu, ou qui, comme lui, ont passé par l'U. R. S. S.

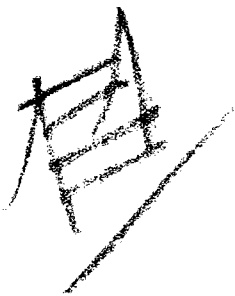
Que Gide me pardonne de le lui avouer, si j'ai médiocrement goûté le *Retour de l'U. R. S. S.* — à la différence de ce chef-d'œuvre qu'est le *Voyage au Congo* — les retouches m'ont, décidément, laissé une impression plutôt pénible.

Non point que je ne sois d'accord avec lui sur nombre de ses constatations, si désolantes soient elles; que je ne sois pas troublé, comme tant d'autres socialistes, par la hantise des tragédies sanglantes qui ont liquidé presque tout l'ancien personnel de la Révolution; que je me sois pas inquiet des lendemains, ou que je me refuse à voir ce qu'il peut y avoir d'incomplet, de défectueux, de « manqué », ou de totalement inacceptable, dans les réalisations industrielles et sociales du stalinisme.

Mais, si André Gide est un grand écrivain, l'un des plus grands écrivains de la France d'aujourd'hui, ce n'est ni un politique, ni un économiste ou un sociologue et, l'on peut, à parler franc, se demander si ses notes de voyage, prises sur le vif, avec toute la fraîcheur d'impressions vécues, ont gagné quelque chose à être complétées par ses retouches?

25 juillet 1937.

23



Mais, si André Gide est un grand écrivain, l'un des plus grands écrivains de la France d'aujourd'hui, ce n'est ni un politique, ni un économiste ou un sociologue et, l'on peut, à parler franc, se demander si ses notes de voyage, prises sur le vif, avec toute la fraîcheur d'impressions vécues, ont gagné quelque chose à être complétées par ses retouches?

Nous n'avons jamais eu, comme lui, pour le régime stalinien, un parti pris « de foi et d'amour ». Nous n'avons jamais accepté que « cum grano salis » les apologies enthousiastes et sans critique de la propagande communiste. Nous sommes prêts à concéder à Gide que son nouveau petit livre résume, assez fidèlement, tout ce que l'on a dit et continué à dire de mal sur la révolution russe, dans son présent stade.

Mais n'y a-t-il pour les socialistes que du mal à en dire, ou à peu près, et, au vrai, les procédés de Gide, qui consistent à collectionner des petits papiers, pour confirmer des conclusions antérieures, ne ressemblent-ils pas trop à cette méthode délibérément unilatérale de Taine, accumulant une multitude de petits faits, plus ou moins exacts, pour aboutir — ce qui est la plus manifeste des absurdités — à la condamnation du bloc de la Révolution française?

Gide nous dit, et je crains fort qu'il ait raison, que sous un régime de dictature sur les idées, qui a l'intolérance de tous les fanatismes, l'atmosphère qui règne dans les cercles intellectuels soviétiques est simplement irrespirable pour des occidentaux. Il croit pouvoir dire que l'absence de liberté, hors les limites du conformisme gouvernemental, exerce une action déprimante sur toute la vie littéraire et scientifique.

Soit, mais tout de même, cela a-t-il empêché une Ilya Ehrenburg d'écrire cette merveilleuse épopée qui s'appelle le *Deuxième jour de la Création*, ou un Pavlov d'être au tout premier rang parmi les grands découvreurs de la biologie moderne?

Gide nous dit encore, dans ses *Retouches*, sa déception cruelle à voir que la fameuse « liquidation de l'analphabétisme », tant annoncée, tarde à s'accomplir, qu'elle semble même subir un temps d'arrêt. Il semble bien que ce soit vrai. Et, d'ailleurs, cela ne date pas d'hier : je me souviens qu'en 1922, au procès des S. R. (pendant que sévissait la grande famine de la Volga) Lunatcharsky, alors commissaire à l'Instruction publique, nous disait : « Vous nous envoyez du pain. Il faudrait aussi nous envoyer des plumes et des touches d'ardoises. Nous en sommes presque totalement dépourvus. »

Qu'on dise cela. Qu'il faille dire cela pour jeter de l'eau froide sur d'excessifs enthousiasmes, peut-être. Mais est-ce une raison pour méconnaître et sous-évaluer l'immense effort qui, dans des circonstances adverses, a été accompli pour lutter contre la puissance des ténèbres, et Gide lui-même n'applaudit-il pas à l'ordonnance du gouvernement des soviets qui, en février 1936, prévoyait « la liquidation complète de l'analphabétisme, au cours de l'an-

née, pour les quatre millions de travailleurs ne sachant ni lire ni écrire et les deux millions le sachant insuffisamment. Il y a du retard; possible; mais il y a des siècles à rattraper!...

Notre auteur constate, aussi, d'après des témoignages tirés de la presse soviétique elle-même, que tout ne va pas pour le mieux dans toutes les branches de l'économie planiste; que la qualité des produits laisse fréquemment à désirer; qu'il y a beaucoup à dire sur les inégalités dans la rémunération du travail, auxquelles on a recours pour obtenir une productivité maximum; que dans bien des localités, à l'ombre même des usines géantes qui, du point de vue technique sont des merveilles, les habitations des travailleurs — aux environs de Bakou par exemple — ne sont que des taudis sordides qui ont mis hors de lui sir Walter Citrine; que, d'une manière générale, les travailleurs des pays capitalistes avancés, tels que l'Angleterre, la France ou la Belgique, ne s'accommoderaient pas du *standard of life* dont se contentent les ouvriers soviétiques.

On savait cela. On a souvent dit cela. On pourra longtemps encore répéter cela. Le monde ne s'est pas créé en un jour. Mais André Gide contestera-t-il qu'un observateur parcourant la France, en plein cours de sa grande révolution, eût été amené à faire des constatations bien autrement pessimistes? Et, d'autre part lui-même, dans son *Retour de l'U. R. S. S.* n'a-t-il pas reconnu, je cite ses propres paroles, que, pour la disparition du capitalisme, le passage dans le domaine collectif des moyens essentiels de la production et de l'échange, ce fait du moins reste acquis et restera acquis, à moins d'une catastrophe du régime: « *Il n'y a plus en U. R. S. S. l'exploitation du grand nombre pour le profit de quelques-uns. Et c'est énorme!* »

Nous entendons bien que, dans ses *Retouches*, Gide s'attache à réduire la portée de cette constatation, qu'il s'en prend, et il n'a que l'embaras du choix entre les citations, au fonctionnarisme soviétique; qu'il utilise que « l'exploitation capitaliste » a été remplacée par l'« exploitation bureaucratique »; par la domination abusive d'une caste de fonctionnaires, non moins dures que les anciens maîtres, très souvent en surnombre et qui touchent des traitements plantureux, exorbitants parfois, prélevés, comme tous les faux frais du régime, sur la plus value produite par la masse des travailleurs, insuffisamment payée.

Qu'il y ait là un grand mal, Lénine l'avait dit avant Gide. Mais, à mettre les choses au pis, il reste que cette exploitation bureaucratique, en tous cas, ne peut être que viagère et que, d'autre part, le régime de l'appropriation collective oppose un infranchissable obstacle au rétablissement des classes héréditaires, et à des retours offensifs, de quelque importance, du capitalisme privé.

Après cela, que l'on tombe sur les bureaucrates, que l'on dénonce les conséquences funestes de l'hypertrophie du fonctionnarisme, que l'on s'inquiète de la surabondance et de l'influence croissante des « ronds de cuir », dans toutes les branches de l'administration et du gouvernement des soviets, que de communistes ont été les premiers à ne pas s'en faire faute.

Seulement, à Gide qui prétend juger l'arbre d'après ses fruits, il nous plaît de rappeler cette autre constatation de son premier livre, dont il fait aujourd'hui des efforts, assez vains, pour diminuer la portée :

Seulement, à Gide qui prétend juger l'arbre d'après ses fruits, il nous plaît de rappeler cette autre constatation de son premier livre, dont il fait aujourd'hui des efforts, assez vains, pour diminuer la portée :

Ceci reste pourtant : le peuple russe paraît heureux. Je m'accorde entièrement ici avec les témoignages de Vildrac, de Jean Pons et je n'ai pu lire leurs récits de voyage sans une sorte de nostalgie. Car je l'ai dit aussi : nulle part, autant qu'en U. R. S. S., le peuple même, les gens que l'on croise dans la rue (du moins les jeunes) les ouvriers des usines que l'on visite, les foules qui se pressent dans les lieux de repos, de culture ou de plaisir, n'offrent un dehors si riant.

Qu'est-ce à dire, sinon que tout est relatif, et que nous aurions grand tort de mettre nos lunettes d'occidentaux, pour voir les hommes, ou les choses, de l'Eurasie. Grand tort aussi de nous figurer qu'un peuple plongé encore jusqu'au ventre dans un passé de despotisme, est mûr pour passer sans transition à un régime de démocratie et de libertés telles que l'entendent les socialistes de l'autre côté de l'Europe. Au surplus, les détracteurs de la Révolution russe auront beau dire et beau faire, ils n'empêcheront pas qu'elle soit, qu'elle se poursuive, qu'en passant, peut-être, par des vicissitudes, que les grandes révolutions antérieures ont connu, elle s'achemine vers son but. Ils n'empêcheront pas, non plus, les travailleurs de nos pays d'acclamer les merveilleux exploits des aviateurs du Pôle; d'éclater en transports d'enthousiasme lorsqu'on leur rappelle ce que les soviets ont fait pour défendre, en Espagne, la démocratie, prise à la gorge par le fascisme; de saluer enfin comme une espérance radieuse le premier gouvernement qui dans le monde ait proclamé la volonté d'être le gouvernement des paysans et des ouvriers. Qu'il s'en faille de beaucoup encore pour que cette espérance devienne une réalité nous le savons de reste. Mais elle ne le deviendra, elle ne peut le devenir que si la révolution continue. Et c'est pourquoi, de même que Clemenceau, en bien comme en mal, prenait le bloc de la révolution française, nous n'avons jamais cessé d'être et, quoiqu'il puisse arriver, nous ne cesserons d'être avec la révolution russe quand même!

J'entends bien, au surplus, qu'à Gide, à cet égard, pense comme moi. Mais tout de même, à lire son dernier livre, on pourrait s'y tromper.

E. VANDERVELDE.